

Le Propre du Temps

L'ART ET LA MORALE

La mythologie (telle que les Allemands l'interprètent et la commentent, elle est aussi bizarre et inacceptable que celle de Chompré) manifeste plutôt les antinomies des forces que leur combinaison harmonique. On ne trouve pas Athéné et Aphrodite dans le même parti ou patronnes simultanées d'un personnage.

Ce jugement du mont Ida, qui se profile en une scène plastique, symbolise une des lois de la sensibilité : Paris fut indigne de son rôle ; il méconnut deux déesses, celles-là qui retrouvent subitement aujourd'hui des fidèles un peu fanatiques, Héra et Athéna représentant les bonnes mœurs. Chacun se demande pourquoi la patronne du foyer et celle de l'intelligence ne parurent pas aussi belles devant le jeune Troyen que la Dame de Chypre ! Grave question !

De tous les visages de femme, aucun ne s'aureole de plus d'admiration que la Joconde, cette Minerve, et les madones de Raphaël équivalent juvénilement des Junons. L'homme moderne accorde à l'expression morale le prix de la beauté, que l'Hellène décernait à la perfection physique. Sans calomnier les contemporains on connaît leur insensibilité en face des proportions. Les passions comme les succès de notre temps ne se légitiment jamais par une évidente splendeur des formes, plutôt par un rayonnement qu'on ne définit pas et qui s'éprouve, au lieu de se prouver.

Nos notions morales empruntent également leur caractère aux tempéraments et ne sont que des façons de sentir.

L'exaltation de l'idéalisme religieux pèse immémorialement sur notre esprit : notre race entend encore l'écho si lointain des ascètes ; et la conception monacale se retrouve chez le pasteur protestant, tandis que le libertin reçoit et accepte l'épithète de païen, qui ne lui convient guère.

Ceux qui se sont réunis pour exécrer les manifestations déshonnêtes de l'imprimerie, de l'estampe et du théâtre, n'ont pas défini les mots employés. Il ne reste de leurs discours que l'intention qui est bonne. Ils n'ont cité ni les hommes, ni les œuvres qu'ils mettaient à l'*index*, leur bulle bourgeoise ressemble, pour la largeur de l'anathème, à la fameuse décrétale contre le modernisme qui, à force d'englober les plus diverses hérésies, n'en atteint aucune.

Littérairement, la première question, posée par son actualité intense, était de décider si l'auteur de *Nana*, canonisé par la politique, représentait de l'immoralité et dans quelle proportion ?

Esthétiquement, le second point à résoudre aurait

dû être un examen de l'œuvre de M. Rodin, la plus sensuelle du pouce contemporain.

Théâtralement, le troisième exemple à approfondir nous est fourni par le ballet éblouissant et enivrant, comme évocation dyonisienne, que M. Carré a su réaliser dans l'opéra de Rimsky-Karsakof.

M. le sénateur Béranger a voté la panthéonisation d'Émile Zola. M. Rodin passe pour un autre Michel Ange, et moi je n'ai rien vu d'aussi beau comme bacchante que le divertissement inventé par M^{me} Mariquita ; l'ombre de Thespis inspira la verve mimique de M^{lle} Badet.

En quoi réside donc l'immoralité ? Dans les doctrines, dans les peintures, dans le choix des personnes ou des mots ?

Doctrinalement, M. Naquet passe pour le fléau des mœurs ; descriptivement, le *Sopha* de Crébillon ne trouverait pas un lecteur parmi les collégiens, tellement la touche appuie peu ; et, quant aux mots, notre nouvel écrivain national, dont le lexique était pauvre, les aimait si gros qu'on ne les peut citer.

Vraiment, l'entreprise de définir l'obscénité se hérise de difficultés innombrables. De Pétrone à Armand Sylvestre, perverse ou gaie, la gaudriole ne tient pas tant de place qu'on le croirait. *L'Enfer* d'une grande bibliothèque atteint à peine un millier d'ouvrages ; pour l'estampe, on décuplerait ce nombre : encore faudrait-il établir un critère. Où commence l'immoralité ?

Des albums intitulés : « Décolleté et retroussé » avouent un dessein assez lointain de la spiritualité ; toutefois, ils renferment beaucoup de numéros de musées, en une suite de *Bethsabée*, de *Suzanne*, de *filles de Loth*, Giorgione et son *Concert champêtre*, Corrège et son *Antiope*, Titien avec sa *Laure*, sans parler du *Tepidarium* de Chasseriau, de la *Source* et de l'*Odalisque* d'Ingres.

L'immoralité résulte-t-elle du nu ou du déshabillé ; tient-elle aux formes, aux actions ? Les épaules de la Laure sont les plus tentantes du monde, et le geste qui dévoile Antiope se range parmi les polissons ? Elle résulte de l'absence de l'art, ou de son insuffisance.

Comparez l'*Odalisque* d'Ingres, somptueusement animale, typique au point de figurer Eve elle-même, et le pauvre petit trotin rachitique dénudé par Manet ; il vous apparaîtra que l'*Odalisque* est naturellement nue, légitimement, et que la midinette se montre dévêtue ; le tableau de Manet, quoique répugnant, est immoral, celui d'Ingres, malgré son attirance, ne l'est pas. Pourquoi ? Nous touchons ici à un point de vérité, simple en soi-même et infini de conséquences. Il n'y a qu'une nudité légitime, la beauté, et toute laideur doit être vêtue ; j'entends par laideur, la réalité elle-même ; elle a, pour seconde appellation, la vulgarité.

Le vieux conflit entre l'art et la morale prend son origine d'une erreur esthétique : il n'y a jamais eu d'autre impureté que le réalisme : et on s'étonne que l'identité du laid et du mal ne soit pas admis au rang des évidences !

Ce merveilleux petit livre, le catéchisme, n'a qu'une tare ; le péché s'y trouve trop défini et la vertu fort peu. Tout enfant vous dira les sept péchés capitaux ; demandez-lui les vertus correspondantes, il hésitera, car on ne lui a pas appris si l'antithèse de gourmandise se nomme sobriété ou tempérance.

Le sénateur qui s'est fait une spécialité de zéléateur des bonnes mœurs, comme M. Piot s'illustre par son zèle pour la repopulation, différencie-t-il comme il faut la pudeur et la morale ?

Aristophane a toujours été moral ; la comédie athénienne ne représenta pas l'adultère, mais Lysistrata joue avec son mari une scène des plus vives et vraiment impudique. Sait-on ce que l'on veut ? l'observation des principes ou celle des bienséances ? Plusieurs quotidiens ont rendu compte avec éloge du Congrès des moralistes, tournez la page et vous lirez non seulement dans la liste des spectacles, tous les spectacles sans exception, mais aux échos des théâtres, les communiqués abondants et explicites des établissements officiellement immoraux. Il y a une quinzaine de théâtres à Paris et une quarantaine de salles ouvertement impudiques, sans rapport même éloigné avec la littérature ou la musique. Quel journal donnera l'exemple de ne plus les mentionner ? La représentation d'une femme, le torse nu, constitue une indécence, puisque dans nos mœurs la femme ne montre que le haut du sein. Cependant la Vénus de Milo passe pour une honnête statue : elle est belle ! La beauté est le voile nécessaire de la nudité ; l'*Olympia* de Manet, la *Nana* de Zola ne sont que des filles déshabillées. A un certain degré la beauté immatérialise la forme, et paralyse la concupiscence. Il y a un abîme entre la déesse et la petite femme, entre la bacchante et la pierreuse, et ceux qui peignent des petites femmes sont justiciables de M. Bérenger.

Allez rue Louis-le-Grand, chez Braun, regardez les dessins de Jules Romain ou les dieux se caressent : ce sont de pures images, de nobles rythmes plastiques. Redessinez le même groupe d'après nature, il deviendra obscène par la vulgarité fatale qui émane du modèle vivant.

Toute expression littérale de la vie passionnelle a besoin d'amplification, c'est-à-dire d'un revêtement qualitatif.

Lorsque les rapins prétendent qu'ils honorent, en leurs fêtes, la beauté corporelle, ils se moquent de nous : la beauté n'a jamais eu lieu que dans le cerveau humain, comme la justice, la vérité et autres abstractions. La beauté n'existe pas, l'art seul lui

donne l'être, la crée réellement, comme tout se crée par une simultanéité des rapports.

Si une ligue se formait contre la laideur, elle disperserait cette nuée de photogravures hideuses et la série des exhibitions ou la vulgarité éclaterait ridiculement. Mais les moralistes, par tradition, se méfient du Beau ; ils préfèrent méconnaître sa légitime gloire, parce qu'ils se sentent « faibles sur l'article », et capables d'avoir l'âme blessée, comme Tartufe, par certains objets. Ils sont sincères, et l'hypocrite de Molière exprime un sentiment fréquent chez l'honnête homme, qui ne se trouve pas assez cultivé pour jouir, philosophiquement, du rayonnement de la chair.

Le seul rapport constant entre la morale et l'art s'établit par la beauté, elle seule moralise l'instinct, en le transposant de la portée érotique à celle esthétique.

Chaque aspect sexuel est susceptible d'une expression Pandémique (Vénus Pandemos) et d'une autre Uranique : cette dernière satisfait à la morale. En vain chercherait-on une autre solution du problème : hors de l'idéalisation, il n'y a plus que le cynisme des uns et le renoncement des autres, la lascivité phénicienne ou la chasteté ascétique, et ces deux termes également négateurs de la civilisation, doivent être écartés. Musset, l'admirable génie, a mieux senti qu'aucun autre moderne l'éclatant mystère de la nudité, son caractère de sévérité. Le vrai sermon sur les mœurs serait un cours d'esthétique ; les chefs-d'œuvre seuls savent dissuader de la polissonnerie et celui qui aime les statues recevra d'elles les meilleures leçons de pudeur.

Tristan et Yseult l'emporte en intensité sur tous les duos d'amour de la musique ; et on ne dit pas que son feu ait allumé dans beaucoup d'âmes, la terrible passion.

Les messieurs, qui jouent les tentateurs sur le boulevard, n'entrent pas au musée des antiques, même en cas de pluie ; et combien de lecteurs de Balzac n'ont encore pas compris ce qui unit Carlos Herrera (Vautrin), à Lucien de Rubempré, ni la mort de la fille aux yeux d'or, ni un amour dans le désert. On peut le dire hardiment, l'obscénité est toujours une chose mal écrite, mal dessinée, mal interprétée : et en excommuniant les médiocres, le Congrès moraliste aurait atteint ceux qu'il visait ; mais parmi ces zélateurs, trop de gens routiniers et sans culture artistique confondent le sein de la Samothrace avec le téton du modèle et la Callipyge avec la Mouquette.

Pour épuiser la question, il suffit de lancer comme un défi cette assertion : il n'existe pas de chef-d'œuvre qui soit obscène, parce que le chef-d'œuvre idéalise et que l'obscénité au contraire ravale une composition jusqu'au niveau de l'ins'inct. PÉLADAN.